

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 17

Artikel: La toilette du matin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS
 datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Coucous et hirondelles.

Les oiseaux migrateurs nous reviennent et leur avant-garde a même déjà pris possession de nos campagnes.

Au nombre de ces premiers visiteurs est le coucou dont les mœurs, vraiment curieuses, méritent un chapitre tout spécial dans l'histoire des oiseaux.

Le coucou vient au mois d'avril et s'en retourne en août. C'est un oiseau de la taille du merle, au vol rapide, au plumage grisâtre, et qui, malgré son peu d'intelligence, a résolu ce fameux problème social : trouver le moyen de faire élever ses enfants par les autres.

La femelle du coucou ne fait pas de nid. Elle pond de temps en temps, mais à d'assez longs intervalles, un ou deux œufs qu'elle dépose surtout dans les nids de fauvettes, de rossignols, d'alouettes, de rouges-gorges, de grives, de merles, etc., confiant à ces oiseaux le soin de les couvrir et de nourrir les jeunes coucous qui en sortiront.

Elle prend d'ailleurs d'infinies précautions pour que les légitimes propriétaires du nid ne puissent s'apercevoir de la fraude, et souvent elle brise un de leurs œufs, afin qu'ils en trouvent toujours le même nombre.

Cette première ponte terminée, la femelle du coucou abandonne son premier mari, mais l'infidèle épouse n'en reste pas moins excellente mère, et souvent elle revient furtivement s'assurer qu'il ne manque rien aux enfants qu'elle a mis en nourrice.

Ceux-ci, du reste, quand ils ont pris quelques forces, se conduisent en parfaits scélérats, et commettent crime sur crime dans la maison qui les a reçus. Egoïstes autant que gloutons, ils jettent hors du nid les oisillons dont ils ont usurpé le berceau, et profitent à eux seuls de toute la nourriture que les parents de ces pauvres êtres croient apporter à leurs petits.

Mais les oiseaux migrateurs, les plus vantés et les plus connus des « messagers du printemps, » ce sont les *hirondelles*. Des chaudes contrées de l'Afrique où elles ont un domicile comme dans nos pays, elles partent pour venir pas-

ser en Europe la belle saison. Leur vol infatigable leur permet d'accomplir avec une grande célérité de longs voyages. Grâce à une vue extraordinairement perçante, elles trouvent aisément leur nourriture et découvrent de loin les dangers qui pourraient les menacer.

On sait de quels merveilleux instincts ces oiseaux sont doués, et combien est puissant l'esprit de confraternité qui les unit. Dès leur arrivée dans nos climats, elles s'occupent de faire à leurs anciens nids les réparations nécessaires, se prêtant main forte au besoin, pour en expulser les moineaux qui pouvaient en avoir pris possession, et poussant parfois la vengeance jusqu'à murer avec de la boue l'entrée du nid, si l'intrus refuse de quitter la place.

Une hirondelle est-elle blessée ou captive, ses compagnes feront les plus grands efforts pour son soulagement et sa délivrance. Elles nourriront la malade jusqu'à sa guérison, elles s'acharneront sur le lacet perfide où leur sœur se sera prise, jusqu'à ce qu'elles l'aient brisé à coups de bec.

A l'automne quand ces poétiques voyageuses nous quittent, elles se réunissent en troupes nombreuses, et tiennent autour des clochers, des hautes tours ou des grands arbres, de bruyants conciliabules ; puis elles s'élèvent très haut dans le ciel pour s'orienter et se diriger vers les plages méditerranéennes.

Il est rare qu'elles traversent la mer sans s'arrêter. Souvent elles profitent des navires pour s'y abattre en grand nombre, et y reposer un moment leurs ailes fatiguées.

Des observations très curieuses, récemment faites, montrent que l'architecture des nids d'hirondelles a progressé avec celle de nos maisons. Les vieux nids de ces oiseaux sont très inférieurs, à ce qu'il paraît, à ceux qu'ils bâtissent à présent. L'hirondelle des villes, surtout, construit avec beaucoup plus d'art qu'elle ne le faisait autrefois, ce qui prouve incontestablement qu'elle se civilise.

Dans les anciens clochers, dans les vieilles églises, il existe des nids d'hirondelles passés à l'état de bicoques, et

jurant on ne peut mieux avec les constructions modernes.

La toilette du matin.

Sous ce titre, le docteur Monnet, dont les chroniques publiées dans le journal *La France* sont très appréciées, donne les excellents conseils qu'on va lire :

Dès l'antiquité la plus reculée, alors que les législateurs étaient à la fois politiques et religieux, nous les voyons édicter les ordonnances les plus sévères, en ce qui concerne la propreté corporelle et les ablutions de chaque jour. La loi de Manou oblige ses adeptes, avant même le repas et la prière, à ouvrir chaque journée par les soins de propreté et par le lavage de l'individu. Moïse, au nom de Dieu, ordonna qu'une extrême propreté régnât dans les camps et édicta les peines les plus sévères pour tous les Juifs atteints de maux engendrés par la saleté.

Mahomet fit, à l'exemple de Moïse, entrer les ablutions parmi les préceptes religieux les plus impératifs. A défaut d'eau, il voulut qu'on en fit le simulacre avec du sable.

Les Grecs, les Latins tinrent en grand honneur la toilette du matin, et ils faisaient du bain une obligation de l'hospitalité.

Le premier ouvrage de l'homme qui se lève est, à notre avis, de se nettoyer aussitôt. Le mieux, évidemment, serait de baigner le corps entier. Mais il y a à cela des impossibilités matérielles sur lesquelles il n'est pas besoin d'insister.

Il suffira de se laver le visage, le cou, les mains pour les débarrasser des scories accumulées la veille et pendant le sommeil. Ces parties, étant d'ailleurs toujours exposées à l'air et aux poussières de l'atmosphère, devront être par cela même l'objet d'un soin particulier.

Nous dirons que c'est au réveil, au sortir du lit, immédiatement, que doit se faire l'ablution. C'est une condition indispensable pour bien commencer la journée, pour faire un travail vraiment profitable, et aussi et surtout pour supporter sans fatigue l'état, quel qu'il soit, de l'atmosphère et de la température.

Est-il rien de plus mal à l'aise, de plus emprunté qu'un homme qui sort de son lit et qui, redoutant l'eau froide, s'habille et se couvre aussitôt.

Ses mains sont toutes moites, visqueuses ; il les tient fermées, l'extrémité des doigts froids près de la paume brûlante. Il les enfouit dans sa poche, roulées en poing, osant à peine les sortir, n'osant pas toucher un objet quelconque, à cause de la sensation désagréable qu'il ressent. La figure est enfouie et dissimulée sous le chapeau, le cou, pour éviter le contact du col, est enfoncé entre les épaules. Et malgré tous ses efforts il a froid ou bien est tout humide de sueur tiède et gênante. Son cerveau n'a pas sa lucidité complète, les membres n'ont pas la dextérité nécessaire.

Au contraire, l'individu qui s'est lavé, qui s'est débarbouillé, marche d'un pas alerte, le visage frais, l'esprit dispos, et peut, très réellement, produire mieux et plus vite.

C'est une constatation qu'il est aisé de faire, surtout chez les élèves des collèges et des écoles auxquels on devrait imposer cette habitude d'une façon très sévère. On ne les verrait pas, à l'étude ou en classe, l'œil à peine entr'ouvert, les mains cachées sous la veste, indolents au travail, impropres à étudier par eux-mêmes, incapables à saisir les explications du maître.

Que n'en fait-on de même dans les casernes ? Pourquoi parler toujours de l'hygiène du soldat, alors qu'on ne lui laisse le temps matériel de se laver qu'après avoir passé déjà plusieurs heures à l'exercice ? Il vaudrait mieux, à notre avis, fourrer à la salle de police un militaire aux mains sales que celui dont le ceinturon ne brille pas d'un beau noir.

Et, en somme, tout cela est si simple. Une cuvette d'eau, une serviette ou une éponge, un brin de savon, voilà tout ce qu'il faut pour nettoyer un homme.

De l'eau fraîche, surtout. L'eau tiède ou chaude, tant aimée des petites maîtresses, n'est bonne qu'à engendrer les crevasses et les gerçures.

On lavera à grande eau la figure, le cou, le thorax, lequel devra être en grande partie nu. Autant que possible on ne devra pas savonner la figure pour ne pas introduire des sels de potasse dans les yeux ; tout au plus, devra-t-on le faire une fois ou deux la semaine si la barbe est abondante.

Les mains, au contraire, le cou, la poitrine seront vigoureusement frottés et savonnés ; on passera ensuite l'éponge ou la serviette fortement trempée pour chasser le savon et bien épurer la peau.

En même temps qu'ils ressortissent à

l'hygiène générale, ces moyens agissent puissamment pour favoriser le fonctionnement et la respiration cutanée, pour préserver, dans une certaine mesure, des maladies épidémiques ou contagieuses, pour prévenir les affections du tégument externe, dartres, eczémas, maladies pédiculaires.

A ce propos, disons que l'on devra, chez les sujets susceptibles du côté de la peau, choisir son savon avec une certaine circonspection. A notre avis, le savon à la glycérine pure est le meilleur ; il est moins irritant que certains produits hétéroclites et plus ou moins odorants de la parfumerie moderne.

Les élections font partout et toujours des mécontents, témoin les lamentations suivantes que nous cueillons dans un journal français, le *Gaulois* :

LE CANDIDAT MALHEUREUX

Electeur, seul objet de mon ressentiment !
Electeur, dont le vote a causé mon tourment,
Après m'avoir leurré d'un trompeur ballottage
Tu me proscris ! Je n'ai plus de voix au partage !
Quoi ! je t'aurais en vain, le long de tous les murs
Fait, en lettres de feu, les serments les plus purs !
Je t'aurais ébloui de superbes affiches !
Traître ! Je t'aurais tout promis ! Et tu t'en fiches !
Ah ! puisses-tu, pendant plus d'un siècle durant,
Ne voir jamais finir le boulevard Haussmann !
Puisse-tu voir ta rue, en accidents fertile,
Rester soir et matin sans un sergent de ville !
Puissent les balayeurs ensemble conjurés
Salir tous les trottoirs encore mal réparés !
Et si ce n'est assez, des soins de la voirie,
Que le cambrioleur au balayeur s'allie !
Puisse-tu rencontrer, pullulant par milliers,
Ainsi qu'en des endroits communs et familiers,
De longues légions de microbes étranges !
Qu'ils vivent grassement dans tout ce que tu manges !
Qu'ils se baignent, furtifs, dans tout ce que tu bois !
Que tu n'aies ni le gaz, ni le pavage en bois !
Que, dans ces temps tiédés, où les feuilles sont vertes,
On ne t'offre que des voitures bien couvertes !
Et puisses-tu trouver chaque soir sous ton toit,
Plusieurs cambrioleurs quand tu rentres chez toi !

PAN.

Monsieur le rédacteur.

J'ai lu avec plaisir votre dernier article rédigé par une vieille fille.

Hélas ! je suis aussi de ce nombre de délaissées, de déclassées, et cependant je crois être encore charmante ; et à ces restes heureux, je joins les qualités du cœur, du labeur, de l'ordre, de la probité... Oui, je l'avoue, j'ai souvent éprouvé le désir d'avoir un mari, un époux, un ami, un consolateur. J'ai vainement attendu jusqu'ici, mais je ne désespère point encore, malgré mes cinquante ans.

Les jeunes nous appellent ironiquement des vieilles filles, et les vieux ne recherchent que des jeunes.

C'est là qu'ils font fausse route ; c'est là qu'ils commettent une aberration, que dis-je ? un crime.

Avec nous, tout serait avantage pour eux : plus de tromperies, plus de sé-

ductions, plus de familles nombreuses ; tout serait plaisir réel, tout serait bonheur parfait. C'est ce que les veufs et les vieux garçons ne savent ou feignent de ne pas comprendre.

J'ai économisé 2500 francs, je possède un intérieur simple, un joli mobilier, un bon trousseau, puisque j'ai six douzaines de pantalons et six douzaines de chemises ; peu de mouchoirs de poche, il est vrai, car j'ai toujours espéré n'avoir pas à gémir, à pleurer avec le brave qui voudra bien avoir le courage de me choisir pour compagne.

Douée d'un caractère gai et d'un bon appétit, je suis en un mot la femme forte de l'Evangile, au double point de vue temporel et spirituel. — Que peut exiger de plus un homme qui aurait atteint mon âge ?

Faites un appel en ma faveur dans votre estimable journal, car, dans le canton de Vaud, il y a de braves gens, des veufs, des vieux garçons qui cherchent femme ; qu'ils viennent, qu'ils m'écrivent et, s'ils le désirent, je leur enverrai ma photographie (d'à présent, bien entendu) ; j'estime bien faire en y joignant une mèche de mes cheveux. Je dois, en toute sincérité, ajouter ici que j'ai encore toutes mes dents naturelles.

Espérant que vous accueillerez ces lignes, je vous présente, Monsieur le rédacteur, avec l'expression de ma vive gratitude, l'assurance de ma parfaite considération.

Fanchette G...

Rue du Purgatoire, à Genève.

Cillia dào croubelion.

Vo sévè bin que l'est qu'on croubelion ? C'est coumeint quoui derâi onna croubelhie, tot que n'est pas bêlon ; mâ riond ; et l'a assebin duè manoliès. Y'a bin onco on outra espèce dè croubelion que resseimbiè prâo à la mâiti de 'na coqua, mâ pe gros, et qu'a dou pertes ein piacè dè manoliès. On lo fâ avoué dâi coutiâo, coumeint lè lottès, et mémameint avoué dè la vouablia. Lè croubeliès sè font avoué dâi vouzis plioumâ, tandi que po féré lè croubelions rionds on preind dâi brantsès dè chaudze, dè bliantsetta âo d'autro bou que pliyè bin, et on lâo laissè la peloutse. La croubelhie sai po allâ rappertsi la buïa que chêtsè, po portâ la pâta âo for et queri lo pan, et lo croubelion po lè truffès, lè z'abondancès, êtsétrâ. Lo fond d'on croubelion riond resseimbiè prâo à 'na tâila d'aragne, et l'est adé pè lo mâitein dè cé fond que coumeincè à être use. Lâi sè fâ on petit perte que vint adé pe gros, et quand cé perte laissè passâ cein qu'on met dein lo croubelion, on lo met âo rebu.

Ora que vo z'é cein de, étiutâ vâi stasse :